

# AFRICAN JOURNAL OF LITERATURE AND HUMANITIES

vol.2/Issue 4

March 2022



[www.afjolah.com](http://www.afjolah.com)

ISSN 2706-7408

URL: [afjolah.com/ind...http://afjolah.com/index.php/2019/09/06/september-2019-issue-1-vol-1/](http://afjolah.com/ind...http://afjolah.com/index.php/2019/09/06/september-2019-issue-1-vol-1/).  
Fatcat: [fatcat.wiki/con](http://fatcat.wiki/con) ...Google: [www.google.com/](http://www.google.com/)...Bing: [www.bing.com/se...](http://www.bing.com/se...) Yahoo: [search.yahoo.co..](http://search.yahoo.co..)

**EDITORIAL BOARD**

**Managing Director:**

LOUIS Obou, Full Professor, Félix Houphouët-Boigny University (Côte d'Ivoire)

**Editor-in-Chief:**

Lèfara SILUE, Associate Professor, Félix Houphouët-Boigny University (Côte d'Ivoire)

**Associate Editors:**

Moussa COULIBALY, Associate Professor, Félix Houphouët-Boigny University (Côte d'Ivoire)

Anicette Ghislaine QUENUM, Associate Professor, Abomey-Calavi University (Bénin)

Pierre Suzanne EYENGA ONANA, Associate Professor, Yaoundé 1 University (Cameroun)

Djoko Luis Stéphane KOUADIO, Associate Professor, Félix Houphouët-Boigny University (Côte d'Ivoire)

ADJASSOH Christian, Associate Professor, Alassane Ouattara University (Côte d'Ivoire)

Boli Dit Lama GOURE Bi, Associate Professor, I.N.P.H.B, Yamoussoukro (Côte d'Ivoire)

**Advisory Board:**

Philippe Toh ZOROBİ, Associate Professor, Alassane Ouattara University (Côte d'Ivoire)

Idrissa Soyiba TRAORE, Associate Professor, Bamako University (Mali)

Nguessan KOUAKOU, Assistant Lecturer, E.N.S, (Côte d'Ivoire)

Aboubacar Sidiki COULIBALY, Associate Professor, Bamako University (Mali)

Paul SAMSIA, Associate Professor, Yaoundé 1 University (Cameroun)

Justin Kwaku Oduro ADINKRA, Associate Professor, Sunyani University (Ghana)

Lacina YEO Senior, Associate Professor, Félix Houphouët-Boigny University (Côte d'Ivoire)

**Editorial Board Members:**

Adama COULIBALY, Full Professor, Félix Houphouët-Boigny University (Côte d'Ivoire)

Alembong NOL, Full Professor, Buea University (Cameroun)

BLEDE Logbo, Full Professor, Félix Houphouët-Boigny University (Côte d'Ivoire)

Bienvenu KOUDJO, Full Professor, Abomey-Calavi University (Bénin)

Clément DILI PALAÏ, Full Professor, Maroua University (Cameroun)

Daouda COULIBALY, Full Professor, Alassane Ouattara University (Côte d'Ivoire)

DJIMAN Kasimi, Full Professor, Félix Houphouët-Boigny University (Côte d'Ivoire)

EBOSSÉ Cécile Dolisane, Full Professor, Yaoundé 1 University (Cameroun)

Gabriel KUITCHE FONKOU, Full Professor, Dschang University (Cameroun)

Gnéba KOKORA, Full Professor, Félix Houphouët-Boigny University (Côte d'Ivoire)

Irié Ernest TOUOUI Bi, Full Professor, Félix Houphouët-Boigny University (Côte d'Ivoire)

Jérôme KOUASSI, Full Professor, University Félix Houphouët-Boigny (Côte d'Ivoire)

Mamadou KANDJI, Full Professor, Cheick Anta Diop University (Sénégal)

LOUIS Obou, Full Professor, Félix Houphouët-Boigny University (Côte d'Ivoire)

Pascal Okri TOSSOU, Full Professor, Abomey-Calavi University (Bénin)

Pierre MEDEHOUEGNON, Full Professor, Abomey-Calavi University (Bénin)

René GNALEKA, Full Professor, University Félix Houphouët-Boigny (Côte d'Ivoire)

Yao Jérôme KOUADIO, Full Professor, Alassane Ouattara University (Côte d'Ivoire)

## Table of contents

## Pages

Ridiculing 'Devils' as Neocolonial Denunciation in Ngugi's <i>Devil on the Cross</i> KOUAKOU N'guessan, ENS Abidjan, Côte d'Ivoire. ....	p.1
Nouveaux types de management rentable : l'implication affective et comportement d'aide dans le secteur hôtelier d'Abidjan, Konan Jeanne D'Arc, Doctorante, Université Félix Houphouët Boigny.....	p.13
La structure de la société grecque dans les récits de voyage français : 1830 -1860 Samiou Antigone, Université d'Ioannina .....	p.28
El Material Literario en el Proceso de Enseñanza/Aprendizaje de ele, Mamadou Coulibaly, Université Alassane Ouattara de Bouaké, Côte d'Ivoire .....	p.40
L'oralité à l'épreuve du postmodernisme : le cas du conte, Kakou Adja Aboman Béatrice épouse Assi, Université Félix Houphouët-Boigny (Abidjan-Côte d'Ivoire) .....	p.54
Édouard Glissant et le post-modernisme : une rhétorique « générative transformationnelle », Mohamed Lamine Rhimi, Université de Tunis .....	p.68
La question identitaire en contexte migratoire chez j. L. González, Perrine MVOU, Ecole Normale Supérieure, Libreville -Gabon-CRAAL/CERAFIA.....	p.81
La paratextualité, un atout de compréhension du texte de Ngugi wa Thiong'o Tra Bi Youan Mathurin, Université Félix Houphouët-Boigny, Abidjan-Côte d'Ivoire .....	p.97



## LA QUESTION IDENTITAIRE EN CONTEXTE MIGRATOIRE CHEZ J. L. GONZÁLEZ

Perrine MVOU  
Ecole Normale Supérieure, Libreville -Gabon-  
CRAAL/CERAFIA  
mperrine2001@yahoo.fr / rickongouori@gmail.com

### Résumé

Loin d'être un simple déplacement physique (volontaire ou non) d'un territoire vers un autre, la migration n'est pas toujours exempte de la crise personnelle qui consiste à faire face à un modèle culturel différent de celui qui a été acquis. Cette étude s'intéresse essentiellement aux liens qui existent entre migrations et identité dans les œuvres de J. L. González. Le but de ce travail est de montrer comment le binôme migration/identité se reflète dans ses œuvres mais également, et surtout, de montrer l'impact des migrations sur la (dé)construction identitaire des personnages.

**Mots clé :** Altérité, González J. L., Identité, Migration, Porto Rico

### Abstract

Far from being a mere physical displacement (voluntary or not) from one territory to another, migration is not always exempt from the personal crisis which consists in facing a cultural model different than the acquired ones. This study focuses on the links between migration and identity in the works of J. L. González. The purpose of this work is to show how the dual migration/identity is reflected in his works and above all, to reveal the impact of migrations on the identity dismantling of the characters.

**Key-words:** González J. L., Identity, Migration, Otherness, Puerto Rico

### Introduction

Selon S. Assa Assa : « L'être humain est par essence en proie aux changements : son identité est appelée à migrer et à changer constamment » (2014 : p.397). Ainsi, pour des raisons socio-économiques, politiques ou par une volonté de dépassement de soi pour un ailleurs qui apportera le bonheur, l'Homme est, très souvent, amené à effectuer de constants mouvements à travers la terre. Pour J. Chevalier et A. Gheerbrant (1982 : p.1027) : « le symbolisme du voyage, particulièrement riche, se résume [...] dans la quête de la vérité, de la paix, de l'immortalité, dans la recherche et la découverte d'un centre spirituel ».

Loin de représenter un simple déplacement géographique, cette expérience, qui recèle toutes les dimensions de l'existence, implique inévitablement la rencontre avec l'Autre. Selon P. Jiménez Del Campo :

La emigración es un fenómeno social muy complejo que envuelve mucho más que el traslado físico de un lugar a otro. Conlleva un largo proceso de ajuste a la nueva sociedad y de reajuste respecto a la de origen. La contienda con un clima diferente, un entorno físico distinto y otra lengua, la asimilación de nuevos valores, nuevos ritmos de vida y otra forma de entender las relaciones humanas, implican adoptar modos diferentes a las raíces de uno, con los consecuentes problemas de identidad, y afrontar en su momento el insoslayable dilema del retorno al lar nativo o la permanencia en el país de adopción. (P. Jiménez Del Campo, 2003 : p. 32)

Ce contact avec l'Autre génère très souvent, des bouleversements, notamment au niveau de l'identité du migrant, donnant ainsi lieu à un déséquilibre susceptible de générer une (dé)construction identitaire. Selon les propos de M. Fernández Montes (2013 : p. 1) :

Las migraciones son sin duda uno de los principales factores en las alteraciones de la identidad no sólo de las personas que al salir de su entorno identitario se ven convertidas en el "Otro", (extranjero y extraño) sino también de quienes entran en contacto con ellas y deben adaptarse a la presencia de esta nueva población.

La migration, généralement traitée comme un sujet de réflexion sociologique s'est, au fil du temps, transformée en un paradigme de productivité littéraire, notamment dans la littérature hispanique, démontrant ainsi la préoccupation des écrivains pour les problèmes individuels et existentiels du migrant. De nombreux auteurs ont, en effet, commis des chefs-d'œuvres dont les intrigues gravitent autour de cette problématique : *El camino del dorado* (1947) d'Arturo Uslar Pietri, *Los pasos perdidos* (1956), d'Alejo Carpentier, *El hablador* (1987) de Mario Vargas Llosa, *Vigilia del almirante* (1992) d'Augusto Roa Bastos, etc. ou encore dans les contes de J. L. González, œuvres sur lesquelles se base la présente étude.

À partir d'une démarche sociologique et historique, cet article traite de la problématique migratoire et ses enjeux identitaires. Ainsi, partant des concepts de contact et/ou conflit des civilisations/cultures, nous mettrons en relief les manifestations et les conséquences de ces déplacements géographiques dans le vécu des différents personnages afin de comprendre l'expérience de la rencontre entre le migrant et l'Autre, mais aussi d'identifier les différentes stratégies qu'adoptent certains personnages pour résister à l'invasion de cet Autre, au danger de l'acculturation, véritable menace pour leur identité.

## 1. Fondements théoriques et présentation du corpus

Comme nous le disions dès l'entame de cette réflexion, de multiples raisons amènent l'être humain à migrer<sup>96</sup>, à aller à la découverte de nouveaux horizons, notamment la précarité, les tensions psychologiques, les catastrophes naturelles, les conflits armés, etc. Ce, dans l'espoir de trouver un avenir meilleur. La migration se définit, selon *Le Petit Robert*, comme : « un déplacement de populations qui passent d'un pays à un autre pour s'y établir » (2014 : p. 1597). Celui-ci peut s'effectuer au sein d'un même territoire ; on parle alors d'exode : les gens quittent la campagne pour se rendre dans les grandes villes ; d'un pays vers un autre ou d'un continent vers un autre (comme c'est le cas de nos jours avec l'importante vague migratoire des ressortissants africains et du Moyen Orient vers l'Europe). On parle dans ce cas de migrations internationales (définitives ou temporaires). Ce départ vers d'autres horizons implique évidemment la rencontre avec d'autres styles de vie, d'autres us, coutumes et traditions. En somme, migrer c'est aller à la rencontre de l'Autre, très souvent culturellement et identitairement différent. Cette rencontre génère inévitablement des transformations psychologiques qui favorisent la (dé)construction de l'identité. Mais qu'est-ce que l'identité?

Le concept d'identité peut prendre plusieurs définitions selon le point de vue adopté. D'après *Le Nouveau Petit Robert de langue française*, le vocable "identité", vient du bas latin *identitas* qui signifie *le même* et désigne « le caractère de ce qui demeure identique à soi-même » (2008 : p. 1272). Chaque individu possède, pour ainsi dire, quelque chose d'unique qui concourt à son individualisation. C'est d'ailleurs ce qui ressort de cette deuxième proposition

---

<sup>96</sup> Au concept de migration se rattachent deux autres concepts avec lesquels il entretient des relations étroites : l'émigration et l'immigration. Alors que l'immigration désigne l'établissement temporaire ou définitif dans un pays de personnes non autochtones, l'émigration quant à elle désigne le fait de quitter son pays pour aller s'établir dans un autre. La migration est donc le phénomène qui englobe l'émigration et l'immigration.

de définition que l'on retrouve dans le même ouvrage : « Le fait pour une personne d'être tel individu et de pouvoir être légalement reconnu pour tel, sans nulle confusion, grâce aux éléments qui l'individualisent » (*Le Petit Robert*, 2003). Ceci sous-entend que l'identité entre dans un processus de reconnaissance de soi, reconnaissance fondée sur des caractéristiques qui sont propres à l'individu et le distinguent des autres. C'est dans cette logique qu'A. Maalouf déclare : « Mon identité, c'est ce qui fait que je ne suis identique à aucune autre personne » (1998 : p. 18). Le concept d'identité, selon J.-F. Gossiaux, cité par J.-C. Ruano-Borbalan : « va donc de pair avec celui l'altérité » (1998 : p. 2). Ainsi, l'identité n'est pas uniquement une relation à soi, mais aussi une relation avec l'autre. Elle suppose, par conséquent, un processus de différenciation d'un *autre* à travers certains éléments distinctifs comme la langue, une histoire commune, les coutumes, etc. Le partage de ces éléments engendre chez l'individu et chez les groupes le sentiment d'appartenance et donc d'identification. Étant donné que l'identité est un processus social de construction, elle : « se construit, se définit, s'étudie dans le rapport à l'autre ; elle est indissociable du lien social et de la relation à l'environnement » (L. Baugnet, 1998 : p. 17). Il s'agit d'une manière d'être et de se situer dans un lieu et d'être en contact avec les autres sujets et les collectifs. L'identité se construit donc dans l'interaction sociale comme le précise d'ailleurs D. Picard en ces termes :

L'identité est non pas une donnée éthique (un « attribut ») mais un « processus », un objet que nous construisons petit à petit dans le contact avec les autres, par identifications et différenciations successives à ce qu'ils sont, à ce que nous croyons qu'ils sont et à ce que nous percevons de l'image qu'ils ont de nous. [...] nous prenons conscience de notre identité en adoptant le point de vue que les autres ont de nous (2008 : p. 76)

À cet effet, J.-M. Lipiansky considère que l'identité est le résultat : « de stratégies identitaires par lesquelles le sujet tend à défendre son existence et sa visibilité sociale, son intégration à la communauté, en même temps qu'il se valorise et recherche sa propre cohérence » (J.-M. Lipiansky, cité par S. Camponovo, 1995 : p.145). En conséquence, les autres et l'environnement (famille, culture, communauté, école, environnement professionnel, etc.) sont des éléments essentiels pour la construction de l'identité d'un individu. L'identité doit, par conséquent, être considérée comme un processus qui naît dans l'autre.

L'identité est, ensuite, l'ensemble de traits propres à une collectivité. Elle renvoie, pour cela, à comment les individus se définissent eux-mêmes en fonction de certaines caractéristiques partagées, à savoir : la famille, l'ethnie, la nationalité, sexe, la langue, la religion, les possessions matérielles, etc. Il va donc sans dire que la notion d'identité est le produit d'un équilibre entre l'individuel et le social. Si, comme l'affirme M. Weber : « l'identité n'est jamais, du point de vue sociologique, qu'un état des choses simplement relatif et flottant » (1992 : p. 331), alors elle se construit tout au long de la vie, au gré des contingences historiques, sociales et géographiques, des interactions avec autrui, des socialisations successives, etc. L'identité est, en somme, le produit d'une histoire (passée, présente ou future). Elle est, par conséquent, le reflet de ce que devient l'individu, c'est-à-dire le résultat de ce qu'il a été et de ce qu'il souhaite devenir. Elle n'est donc ni innée ni figée. Elle est, en fait, en constante transformation, soit par les mutations qui s'opèrent dans l'environnement et/ou les changements effectués par le sujet lui-même, comme par les récits que le sujet construit dans sa vie. Dans ce processus, le sujet a un rôle actif : il construit des sens et s'approprie les expériences. En assumant ce rôle, il pourra devenir constructeur de son identité ; il pourra définir le cours de son histoire et de l'histoire du groupe auquel il appartient et, ainsi, assumer son historicité. L'identité ne correspond, en conclusion, pas à la réponse à la question *¿Qui suis-je?* mais plutôt *¿Qui suis-je en train d'être?*, à un moment et dans un contexte particulier de l'existence.



Étant entendu que l'identité est un sens donné par le sujet à sa propre expérience, elle ne peut donc être partagée. Chaque individu construit sa propre identité, même s'il peut partager des histoires, des environnements et des expériences avec d'autres membres des collectifs auxquels il appartient. En situation de migration, l'identité est plus complexe. Ce, du fait de la rencontre des cultures (celle du migrant et celle des autochtones), de la confrontation de l'individu avec de nouveaux modes de vie, différents de ceux auxquels il était habitué. Cette situation l'obligera à héberger, au moins, deux identités, à faire la conciliation entre elles. Il en résultera une certaine fragmentation de l'identité originelle. C'est ce à quoi sont contraints les personnages des contes de José Luis González Coiscou (1926-1997)<sup>97</sup>; des êtres très souvent en mouvement vers d'autres horizons.

Le choix porté sur les fictions de cet auteur n'est pas fortuit. En effet, il est possible de voir dans le traitement qu'il fait de l'aventure migratoire et ses implications une manière de repenser sa propre expérience d'immigrant. Lui aussi a été contraint de quitter son Porto Rico natal (pendant plus de 30 ans) à cause de ses convictions politiques. Dans *La Enciclopedia biográfica en línea*, il est mentionné ce qui suit:

Desde 1943 se había convertido en uno de los primeros intelectuales puertorriqueños que hacía profesión pública de su adhesión al marxismo. Ello le condujo a un período de exilio [...] La experiencia de la salida forzosa de la isla se convirtió también en su obra en una constante preocupación temática. El exilio se inició en 1950, cuando José Luis González, entonces militante del Partido Comunista, se desplazó hasta Checoslovaquia para participar en un congreso marxista como delegado estudiantil. Durante su ausencia se desató una ola de represión política que obligó a González a permanecer durante tres años en Europa. Su situación política empeoró a partir de 1953 : con la creación del Estado Libre Asociado, la « caza de brujas » impulsada por el senador McCarthy emprendió en el país sus persecuciones anticomunistas. José Luis González hubo de marchar a México, donde componería y publicaría la mayor parte de su obra. Las autoridades de Inmigración, dependientes de la administración estadounidense, le negaron el regreso durante más de veinte años.

On comprend mieux la récurrence de la question de l'exil dans ses œuvres. Ce long séjour hors de son pays est le catalyseur de son inspiration. Le traitement de la problématique liée à l'existence des migrants en terre étrangère dénote une parfaite maîtrise des sujets abordés. Dans le présent article, nous avons choisi comme corpus des contes tels : "En la sombra", "La guardarraya", "Paisa", "Encrucijada", "En el fondo del caño hay un negrito", "La carta", "El pasaje", "En Nueva York" et "La noche que volvimos a ser gente", etc. qui, selon R. Pabellón Rivera : « *dan unas perspectivas de los diferentes ángulos en que el autor se sitúa para tratar el tema* »<sup>98</sup>, que nous allons détailler dans cette étude.

---

<sup>97</sup> Ecrivain portoricain, José Luis González Coiscou est un militant marxiste et partisan actif de l'indépendance de Porto Rico, sa production narrative reflète les problèmes des classes les moins favorisées de son pays. Il est l'auteur de *En la sombra* (1943), *Cinco cuentos de sangre* (1945), *El hombre de la calle* (1948), *Paisa* (1950), *En este lado* (1954), *Mambrú se fue a la guerra* (1972), *En Nueva York y otras desgracias* (1973), *Cuento de cuentos y once más* (1973), *Balada de otro tiempo* (1978), *La llegada* (1980), *Las caricias del tigre* (1984), *Nueva visita al cuarto piso* (1986), *La luna no era de queso: memorias de infancia* (1988), *Antología personal* (1990) y *Todos los cuentos* (1992), etc.

<sup>98</sup> PABELLÓN RIVERA, Rafael, « La migración en la obra de José Luis González », [En ligne] in *biblioteca virtualut.suagm.edu/.../Lamigración-en-la-obra-de-José-Luis-González. pdf*, consulté le 23 septembre 2020.

## 2. Migration comme expérience douloureuse

Comme nous le soulignons supra, l'une des raisons principales qui conduisent l'individu à migrer est l'insatisfaction. Ainsi, poussés par une conception utopique de la nouvelle terre, les personnages de J. L. González se déplacent avec pour objectif l'amélioration de leurs conditions d'existence. Fuir est pour eux une solution à la misère. La fuite vers l'ailleurs devient alors promesse d'une vie meilleure, d'un travail, voire d'enrichissement. Dans "Paisa", Andrés dit: « La gente se estaba yendo; [...] atraídos por las esperanzas de un empleo permanente en los centros urbanos [...] huyéndole al hambre que ahora mordía con más saña que nunca en las pobres barrigas ya casi acostumbradas a nada » (J. L. González, 1997: p.18).

Après l'analyse de certains contes, il ressort que les candidats au départ visent deux destinations principales: San Juan, la capitale et les États-Unis. Pour cette deuxième catégorie, l'entrée aux États-Unis est facile, du fait de leur statut de citoyens américains<sup>99</sup>. Ce statut les exempte de l'obligation de présenter un visa d'entrée sur ce territoire, contrairement à d'autres communautés hispano-américaines. En effet, ces dernières sont soumises à de nombreuses conditions à remplir en vue de l'obtention d'un titre leur permettant de rallier leur nouveau pays d'accueil, comme nous le voyons, par exemple, dans *Fulgor y muerte de Joaquín Murieta* (1967), du chilien P. Neruda. Dans cette oeuvre, le personnage de Tresdedos est quasiment soumis à un interrogatoire; acculé de questions, parfois insensées, juste pour qu'il puisse embarquer pour la Californie:

De dónde es usted ? Adónde va ? Cómo se llama? Qué quiere [...] Tiene todo listo ? [...] Tiene certificado de supervivencia? [...] Tiene boletín de casado o recibo de concubinato ? [...] Tiene talón de opulencia [...] Tiene estampilla de impuesto ? Certificado de erupción ? Tiene carruaje? [...] Tiene perro ? [...] Tiene gato ? [...] No tiene certificado de nacimiento ? [...] Dónde dijo que iba ? (P. Neruda, 2004 : p. 36-37).

Cependant, le statut de citoyen américain ne met pas ces personnes à l'abri d'autres péripéties. En effet, une fois sur le territoire américain, c'est très souvent la désillusion totale parce que, comme le fait remarquer M. Fernández Montes (2013, p.2): « Los países receptores no acogen a los inmigrantes con los brazos abiertos dispuestos a compartir su bienestar y riqueza de manera altruista, a considerarlos como compatriotas con los mismos derechos y deberes ». Il serait d'ailleurs illusoire de penser le contraire. En effet, le portoricain est marqué de la "différence", de l'"autre", de l'"étranger", qui constitue un danger pour l'autochtone, l'étaisunien de pure souche: un danger pour son emploi, sa langue, sa culture, etc.) Cette hostilité de l'autochtone vis-à-vis des nouveaux venus présage déjà la nature de la future cohabitation entre les deux communautés. Ce qui amène R. Falcón, à faire observer qu'une fois aux États-Unis, le portoricain: « tiene que afrontar lo que nunca había imaginado en su amada isla : prejuicio racial, el clima severo, el desconocimiento del inglés, la explotación humana, las paupérrimas condiciones de vivienda ». (1988 : p.87-88)

---

<sup>99</sup> Les habitants de Porto Rico ont la nationalité américaine depuis la signature du *Jones-Shafroth Act* (en) par Woodrow Wilson le 2 mars 1917, mais n'ont pas le droit de vote à l'élection présidentielle américaine. Ils peuvent circuler librement dans les 50 autres États américains sans passeport et sont protégés par le *Bill of Rights* (les 10 premiers amendements de la Constitution) des États-Unis. Cependant : « La citoyenneté ne leur accorde pas pour autant le droit de vote aux élections nationales. Les Portoricains votent pour les primaires présidentielles destinées à désigner le candidat de chaque parti, mais ils n'ont pas de représentants dans le collège électoral. Leurs voix ne sont donc pas représentées lors de l'élection présidentielle. » in « Porto Rico : quel statut par rapport aux États-Unis » (2017), in [https://www.lemonde.fr/ameriques/article/2017/09/29/porto-rico-quel-statut-par-rapport-aux-etats-unis\\_5193347\\_3222.html](https://www.lemonde.fr/ameriques/article/2017/09/29/porto-rico-quel-statut-par-rapport-aux-etats-unis_5193347_3222.html), consulté le 15 octobre 2020



La sévérité du climat est l'un des principaux problèmes auxquels sont confrontés de nombreux insulaires, à l'exemple de Marcelino Pérez, dans "En Nueva York", qui dit : «... frío, aquel frío que él nunca había podido imaginarse en la isla bañada de sol, lo puso a temblar desde el momento mismo en que subió a cubierta, antes de desembarcar » dit Marcelino Pérez (J.L. González, 1997: p.169). Ces propos du personnage révèlent au grand jour l'impréparation de certains insulaires au moment de quitter leur territoire: ¿Marcelino avait-il au moins pris des informations au sujet du climat aux États-Unis? S'était-il approvisionné en vêtements d'hiver?, afin de se protéger contre ce froid extrême, qui contraste avec celui auquel il était habitué, et susceptible de lui causer de sérieux problèmes de santé. Au vu de sa réaction, il n'en était rien. En plus de la rudesse des conditions atmosphériques, nombre des personnages de J.L. González, bien que citoyens américains, subissent la discrimination, le rejet, de la part de leur "compatriotes": «... Los puertorriqueños no tenemos na que venir a buscar en este país y que si no nos largamos del barrio nos van a sacar a las malas» (J. L. González, 1997 : p.27), raconte un homme qui avait reçu un message anonyme. Ces paroles ne sont évidemment pas des paroles en l'air, car qui s'obstine à rester sur les lieux s'expose à des représailles comme l'un des personnages de "Paisa" qui, de retour de son travail se detuvo en seco, paralizado del horror a la entrada del edificio en que vivía. De uno de los recipientes de la basura alineados en la acera, asomaba el bracito inmóvil de un niño. El hombre dio tres pasos, tensos todos sus músculos del cuerpo, contenida la respiración, y miró dentro del recipiente. No hubiera sido necesario. Desde el primer momento había reconocido el bracito de su hijo de cinco años, que acostumbraba jugar solo, todas las tardes, en la acera. Estaba muerto, la cabecita brutalmente machacada y semihundida en la basura. (*Ibid.*: 184)

Une autre difficulté à laquelle font face de nombreux déplacés est la bataille pour le logement, un autre domaine où ils sont victimes de ségrégation raciale. À San Juan, ils se retrouvent très souvent dans des endroits insalubres, au péril parfois de leur vie et de celle de leur famille. Dans "En el fondo del caño hay un negrito", conte emblématique de la ségrégation résidentielle, J. L. González dénonce les conditions de vie de la famille du petit Melodía. Dans ce conte, le difficile accès à un travail bien rémunéré du chef de famille a contraint la famille à intégrer "un arrabal" ; un lieu insalubre où atterrissent de nombreux portoricains lorsqu'ils ne trouvent nulle part ailleurs où loger; des terres sans propriétaires sur lesquelles sont construites de petites huttes au-dessus de la mangrove. Horrifiée par les conditions exécrales dans lesquelles vivent ces gens, une des dames qui passaient près de là, s'écrie : «Hay que velo. Si me lo bieran contaó, biera dicho que era embuste [...] Pues nosotros juimos de los primeros. Casi no bía gente y uno cogía la parte más sequecita, ¿ve? Pero los que llegan ahora, fíjese, tienen que tirarse al agua, como quien dice » (J.L. González, 1997 : p. 181). La fin de cette histoire est d'ailleurs tragique. En effet, le petit Melodía se noiera, attiré par sa propre image dans les eaux de la mangrove : « La tercera vez que el negrito Melodía vio al otro negrito en el fondo del caño fue al atardecer [...] Esta vez Melodía venía sonriendo antes de asomarse, y le asombró que el otro también se estuviera sonriendo allá abajo [...] Entonces Melodía sintió un súbito entusiasmo y un amor indecible por el otro negrito. Y se fue a buscarlo » (J.L. González, 1997 : p. 182).

À New-York, une des destinations privilégiées des portoricains, un grand nombre intègre les ghettos (du Queens, de Brooklyn, du Bronx, d'Harlem, Lower East Side de Manhattan, etc.). Ce, généralement dans des conditions insalubres, sans chauffage ni électricité ni eau potable. Dans "En Nueva York", Marcelino Pérez révèle que: « La habitación estaba en el quinto piso de un viejo edificio de Harlem del Este, y la calefacción defectuosa en los primeros pisos, no llegaba allá arriba casi nunca.» (J.L. González, 1997: p. 169). Il ajoute plus loin que: « El apartamento que buscaba quedaba en el tercer piso de un viejo edificio con

fachada de color indefinible. Subió las escaleras sucias y en penumbra saturadas de olor a orines y restos de comida » (Ibid.: p.170). Ces conditions de vie exécrables font évidemment le lit de nombreux problèmes d'ordre sanitaire auxquels est exposée cette frange de la population et que certains ne pourront peut-être pas résoudre, faute de moyens financiers. Ceci nous amène au pourquoi de leur présence sur ce territoire. Pour nombre de ces personnages, en l'occurrence, les pauvres, la raison économique est l'un des principaux moteurs du déplacement, nous dirions même la raison première du départ. Ce, pour trouver une solution aux nombreux problèmes auxquels ils sont confrontés. Ainsi, las de la misère, du chômage, de l'exploitation dont ils font les frais de la part des propriétaires terriens, ils migrent vers les centres urbains : « Yo ya estoy cansao de este infierno. Se trabaja como bestia por una porquería de jornal. Tú no puedes seguir aquí, ni yo tampoco. Mañana mismo nos vamos. » (J.L. González, 1997: p. 92), dit Pepe Baurén à son ami, dans "Encrucijada". En général, le départ est, en quelque sorte, une véritable bouée de sauvetage. Les candidats au départ ont évidemment la conviction que celui-ci apportera un changement positif dans leur existence. C'est ce qui ressort de la chanson fredonnée par les latino-américains, dans *Fulgor y muerte de Joaquín Murieta* de P. Neruda, lors de leur départ pour la Californie:

#### CANCIÓN MARINERA

Adiós, adiós, adiós,  
Nos vamos a un mundo mejor.  
Adiós, adiós, adiós,  
Se va por el mar el navío  
Adiós, adiós, adiós,  
huyendo del hambre y del frío,  
adiós, adiós, adiós,  
nos vamos en este navío,  
Adiós, adiós, adiós,  
buscando otro mundo mejor.  
Adiós, adiós, adiós,  
adiós, adiós, adiós,

(P. Neruda, 2004: p.35).

Il convient de rappeler, au passage, que l'installation des centrales sucrières à travers l'île de Porto Rico a occasionné non seulement la disparition des petites exploitations agricoles mais aussi une réduction de la main d'oeuvre provoquant, par conséquent, l'augmentation du taux de chômage et que:

La pérdida de miles de empleos agrícolas, tras la decadencia de las empresas tradicionales de exportación (azúcar, tabaco y café); la creación de miles de empleos en los centros urbanos (...) la expansión de las facilidades de vivienda, salud, educación y recreo en las ciudades; y las comunicaciones cada vez más integradoras y eficientes entre la ruralía y las ciudades, sobre todo por conducto de los medios de comunicación masiva (la radio primero, y luego la televisión) solían proyectar hacia los campos imágenes de la vida urbana sumamente atractivas.

(Scarano, 2002, p. 58 cité par Rodríguez-Silva, D. & Casas-Sosa, D. (2017)

L'une des conséquences de cette augmentation du chômage en milieu rural est le départ massif de nombreux insulaires vers la capitale, San Juan, et vers les États-Unis dans les années 50 et 60. La ville devient, par voie de conséquence, un pôle d'attraction pour les sans-emploi. Ce, avec l'espoir d'une vie meilleure. Lorsque cet espoir se transforme en désillusions, certains immigrés, à l'exemple de Juan, protagoniste du conte "La carta", préfèrent taire la vérité à la famille. Ce récit, dont l'action se déroule à San Juan en 1947, année où le programme "Manos

a la obra"<sup>100</sup> est mis en œuvre, s'articule autour d'un grossier mensonge de Juan qui, pour ne pas décevoir sa mère, qui attend beaucoup de ce fils parti chercher du travail en ville, lui fait état de sa supposée réussite :

Querida bieja :

Como yo le desia ante de venirme, aqui las cosas me van vién. Dede que llegé enseguida encontré trabajo. Me pagan 8 pesos la semana y con eso vivo como don Pepe el alministradol de la cenral allá. (J.L. González, 1997 : p. 148)

Mais la fin de cette lettre révèle la terrible vérité sur sa situation :

Después de firmar, dobló cuidadosamente el papel ajado y lleno de borrones y se lo guardó en el bolsillo de la camisa. Caminó hasta la estación de correos más próxima, y al llegar se echó la gorra raída sobre la frente y se acuclilló en el umbral de una de las puertas. Dobló la mano izquierda, fingiéndose manco, y extendió la derecha con la palma hacia arriba. Cuando reunió los cuatro centavos necesarios, compró el sobre y el sello y despachó la carta. (J.L. González, 1997 : p. 148)

L'histoire de "La Carta" est terrible, car malgré la dure réalité de la ville, le protagoniste continue de répandre parmi ses proches l'idée que l'émigration est la solution à la pauvreté (d'où les promesses qu'il continue de faire à sa mère), idée qu'il n'a peut-être pas entièrement abandonnée lui-même. Ceux qui parviennent à décrocher un emploi, diplômés ou pas, s'adonnent presque toujours à des métiers rejetés par les autochtones et, très souvent, mal rémunérés (cuisinières, femmes de ménage, blanchisseuses, nounous, chauffeurs, vigiles, ouvriers dans les usines ou dans les bâtiments, cireurs de chaussures, etc), comme l'affirme R. M. Pezán (2015) : « los latinos están haciendo los trabajos que nadie quiere, y por poco dinero ». N'ayant pas d'autre moyen de gagner de l'argent, ils se voient parfois contraints d'exercer des emplois dans des conditions périlleuses. Dans "Paisa", l'auteur décrit ainsi une scène "cauchemardesque": la découverte du corps du père d'Andrés:

Allí yacía lo que quedaba del padre: una forma humana rota, un montón de carne destrozada sobre los huesos quebrados. En el rostro de cerca, que nadie había cubierto aún, en los ojos despavoridos y en la boca contraída, estaba retratada la muerte horripilante: trabajando en la bodega de un barco, la red que levantaba una enorme carga se había desatado directamente sobre el hombre. No tuvo tiempo sino para oír el grito de un compañero y alzar la mirada hacia la muerte. (J.L. González, 1997: p. 22-23)

Bien que ces déplacés trouvent très souvent du travail, les conditions dans lesquelles ils l'exercent sont donc loin d'être les meilleures. Nombre de personnages de J.L. González subissent l'exploitation à outrance et la discrimination salariale comme révèle Marcelino Pérez:

---

<sup>100</sup> *Operación Manos a la Obra* est le nom du projet ambitieux qui a lancé l'industrialisation de Porto Rico à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Le premier à utiliser cette appellation a été le premier gouverneur de l'État libre associé, Luis Muñoz Marín, dans un discours de 1949 devant le Comité des terres publiques de la Chambre des représentants des États-Unis : «*Estamos tratando de salir adelante por nuestros propios medios*». On a commencé à penser que l'économie portoricaine, fondée sur l'agriculture et l'élevage, n'était pas viable, notamment en raison de la forte densité de population. Dans le cadre de ce plan, le département de développement du gouvernement boricua a favorisé la création d'usines américaines sur l'île, sur la base des faibles coûts salariaux comparés et de l'accès en franchise de droits aux marchés continentaux. Les entreprises nord-américaines investissent d'abord dans des industries à bas coûts salariaux comme l'alimentation, le tabac, le textile-cuir et les appareils ménagers, puis dans des industries plus technologiques comme l'industrie pharmaceutique et chimique, production de machines et fabrication d'appareils électroniques. Grâce à ce projet, Porto Rico est passée d'une société rurale fondée sur l'agriculture à une société industrielle fondée sur les différences de classes en fonction de la propriété des moyens de production. Bien que l'Opération ait semblé initialement réussir dans les années 60, l'économie portoricaine a commencé à être menacée par le chômage en raison de l'augmentation des coûts de main-d'œuvre et de la concurrence extérieure dans les industries à forte intensité de main-d'œuvre.



El trabajo era el más duro y el peor pagado de la fábrica. Durante ocho horas diarias cargaba fardos, empujaba carretones llenos de rollos de tela, subía mercancías a los aparadores, trajinaba y se afanaba de modo que cuando terminaba la jornada a las cinco de la tarde, sentía que le dolía el último hueso. (J.L. González, 1997: pp. 172-173)

Dans "El pasaje", par exemple, en contrepartie d'un travail particulièrement épuisant, Juan ne perçoit que 35 dollars par semaine. C'est d'ailleurs pour dénoncer leurs conditions de travail, exiger leur amélioration et revendiquer une rémunération à la hauteur du travail fourni qu'il va organiser, avec d'autres employés, un mouvement de grève. Leur effort est infructueux puisqu'il occasionnera leur licenciement. Désenchanté : « *Esto aquí es la muerte* » (J.L. González, 1992, p. 209), son ami Jesús ne rêve que d'une chose : repartir chez lui : « *Me rajo, me voy pa Puerto Rico* » (J.L. González, 1992 : p. 209). Ce, même s'il sait qu'une fois là-bas, sa situation ne s'améliorera probablement pas. Pour se procurer de l'argent nécessaire pour l'achat du billet-retour vers son pays natal, il va planifier un vol à main armée, qui lui sera malheureusement fatal, puisqu'il sera abattu par la police.

Les diverses péripéties vécues par nombre de ces personnages en terre d'accueil donnent au voyage un caractère illusoire quant aux nombreux espoirs qu'ils se font en quittant leur terre d'origine. En effet, dans de nombreux cas, leurs illusions se sont transformées en frustrations, parfois même en cauchemars : « *La muerte ha cambiado el destierro* » (P. Neruda, 2004 : p.70), clame-t-on dans le chœur féminin dans *Fulgor y muerte de Joaquín Murieta* de P. Neruda. Mais au-delà de ces péripéties, il est un problème plus grave, à notre humble avis, celui de l'impact du déplacement géographique sur l'identité des différents personnages.

### 3. Migration et (dé)construction identitaire

Migrer c'est, à n'en point douter, aller inexorablement à la rencontre d'autres modes de vie, d'autres cultures, d'autres us et coutumes, etc. qui, dans la majorité des cas, sont diamétralement opposés à ceux du migrant. En fait, c'est aller à la rencontre de l'Autre avec toutes ses implications. Cette rencontre n'est pas sans implications sur la posture identitaire du migrant en ce sens qu'elle peut être source de déséquilibre de ses habitudes, de réaménagement identitaire sur trois niveaux, personnel, social et culturel. Comme nous le disions tantôt, la migration a un impact sur l'identité. Celle-ci est, bien sûr, changeante au gré des expériences. L'identité des personnages se construit et /ou se déconstruit donc au fil des déplacements, même s'ils sont parfois douloureux.

Marcelino, dans "En Nueva York", après avoir été licencié, tombe gravement malade. Cloué au lit, il ne peut aller à la recherche d'un autre emploi. Désespéré, il décide alors de commettre un crime. Il échoue dans sa tentative de dépouiller une femme de ses biens. Ainsi, de personne honnête, ce personnage s'est transformé, malgré lui, en hors-la loi. La dureté des conditions d'existence conduit certains personnages féminins à brader leur honneur en se livrant à des métiers humiliants : la prostitution. Célestine, fille du vieux Nacho, l'illustre dans "La esperanza" et Engracia, sœur de José Collazo, dans "La mala hora".

Au fil de leurs migrations, les personnages des œuvres de J.L. González sont amenés à côtoyer plusieurs communautés aux cultures différentes. Le contact avec ces dernières les contraint à se soumettre aux règles du jeu imposé par la société d'accueil. Ainsi, les nouveaux venus doivent procéder à certains réaménagements identitaires progressifs. En effet, l'hostilité de l'espace nord-américain amène les personnages immigrés à céder une partie de leur identité ; ce, en réaménageant tout d'abord leur code linguistique. Mais comme nous le savons, la langue en tant que détermination sociale est instituée comme marqueur d'identité culturelle et celle-ci,

à son tour, constitue un phénomène tout aussi social, produit du mouvement de la culture d'un peuple dans le processus historique. En conclusion, Langue et Identité culturelle sont des produits socio-culturels.

La langue, comme le souligne d'ailleurs le Directeur de la Academia Puertorriqueña de la Lengua Española, est : « un acervo de experiencia pretéritas, el vínculo emocional del presente con el pasado y con el futuro ; es la raíz de dos factores : la identidad y la continuidad. »<sup>101</sup> Ainsi, en plus de constituer un outil de communication, elle constitue également la cristallisation d'une histoire, d'une civilisation, d'un système de valeurs et contient des éléments d'une conception du monde et d'une culture. Bien que ce réaménagement ait un impact sur leur identité, les personnages des œuvres étudiées se voient dans l'obligation d'adopter la langue du pays d'accueil : l'anglais. Une contrainte souvent salutaire. C'est ce à quoi est confronté Marcelino Pérez qui évoluait dans un monde où le manque de communication claire, du fait de son incapacité à utiliser la langue correctement, constituait un obstacle majeur. En effet, par manque de maîtrise de la langue anglaise, il se contentait de deviner ce que disait la femme de son défunt oncle par "*la inflexión de la voz*" (J.L. González, 1997 : p. 170). L'adaptation de Marcelino et l'interaction sociale (pour ne pas rester dans un climat d'isolement, chercher du travail, demander des informations, etc.) exigeaient donc l'apprentissage de l'anglais. Cette incapacité du Portoricain émigrant pour parler l'anglais réactive l'échec de l'œuvre assimilatrice entreprise par les Américains depuis 1898 :

Depuis plus d'un siècle de domination nord-américaine, l'espagnol reste toujours la principale forme de communication quotidienne à Porto Rico. Les efforts du gouvernement colonial pour imposer la langue anglaise pendant la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle ont notamment échoué. Aujourd'hui, le bilinguisme est limité à une petite minorité de la population insulaire, composée surtout des classes moyennes et hautes et des migrants de retour et leurs descendants [...] Néanmoins, beaucoup de Portoricains aux États-Unis préfèrent encore parler espagnol et d'autres combinent les deux langues. (Duany Jorge, 2008). L'apprentissage d'un nouveau code linguistique est donc une des exigences de l'intégration. Le migrant doit, dit M. Fernández Montes : « hacer todo el esfuerzo, aprendiendo un nuevo idioma y adaptándose a las "costumbres" del país de acogida » (2013 : p.2). Ces propos mettent en exergue une autre obligation : l'adoption de nouvelles coutumes, de nouveaux modes de vie, etc. Cette deuxième contrainte touche l'identité du migrant. En effet, toujours selon M. Fernández Montes : « Lo que en realidad se exige con la demanda de integración es que abandonen su identidad originaria, sus saberes y cualificaciones profesionales para aceptar que se han convertido en una minoría marginada, la última escala de la sociedad y que es ahí donde deben permanecer » (2013 : p. 2). Il faut relever la particularité de la langue employée par certains personnages : D'une part, les contes sont parsemés de traces de l'anglais, et d'autre part, du mélange de cette langue avec l'espagnol qui donne lieu au *spanlish*. Un mélange qui :

est très commun aux États-Unis. Initialement dévaluée, la pratique a été revalorisée par un nombre croissant de recherches montrant comment, quand et pourquoi les Portoricains et d'autres Latinos oscillent entre l'espagnol et l'anglais dans leurs conversations [...]. Beaucoup d'écrivains reconnus emploient l'alternation de codes linguistiques (*code switching*) pour recréer l'atmosphère culturelle des quartiers hispaniques aux États-Unis. (J. Duany, 2008)

Cette juxtaposition de l'espagnol et de l'anglais met en évidence le rejet de l'assimilation. En effet, loin de capituler, de nombreux portoricains ont lutté et continuent de lutter pour la défense/conservation de la langue espagnole, véhicule de leur identité et de leur

---

<sup>101</sup> «El bilingüismo», in *Ponce.inter.edu/proyecto/tqm/capi3\_1.html* Consulté le 23-11-2020

culture. Les personnages se trouvent ici dans une sorte d'hybridité d'identité linguistique avec cette juxtaposition de deux codes linguistiques (l'anglais et l'espagnol). Deux univers culturels, imaginaires se rencontrent. Le portoricain devient autre sans cesser d'être soi, et parvient dans ce paradoxe à nommer ce qui dans l'ailleurs contrevient à l'accomplissement de soi. Parce que venant d'ailleurs, parce que linguistiquement et culturellement différent du nord-américain, le portoricain est rejeté, stigmatisé, accusé de tous les maux. De l'avis de R. M. Pezán :

Las imágenes que tienen los estadounidenses de los latinos están basadas principalmente en estereotipos que dan una imagen muy negativa. [...] Los estereotipos negativos de los latinos no solo son de que son violentos o perezosos, sino muchos [estadounidenses] también han creado el estereotipo de que los latinos no quieren asimilarse a la cultura o la vida [estadounidense], principalmente porque todavía usan el español y no solo el inglés. (2015 : p.9)

Dans "La noche que volvimos a ser gente", l'auteur présente le protagoniste en reproduisant les préjugés inculqués par le discours du racisme culturel, en faisant une théorie sur la prétendue tendance des insulaires à l'alcoolisme, qui suppose que ceux-ci sont vicieux parce que le travail est si lourd et qu'il ne leur reste plus qu'à penser à aller boire du rhum après une journée de travail. Un peu plus loin, le même personnage, qui connaît l'opinion qu'ont les métropolitains sur les Portoricains, sent le regard inquisiteur des autres quand Trompoloco s'est arrêté pour uriner sur les voies du Subway après la panne de courant dans la ville, dit avec soulagement : « Menos mal que está oscuro y no nos pueden ver la cara, porque si se dan cuenta que somos puertorriqueños... Ya tú sabes cómo es el asunto aquí » (J. L. González, 1997 : p. 313). L'auteur réactualise ici une tradition très ancienne qui assimile l'Autre (ici, l'insulaire) au négatif, à l'imperfection. Cette attitude manichéenne des autochtones l'exclut et, par conséquent, remet en cause son droit à l'existence. Cet état des faits nous rappelle l'attitude de l'argentin (d'ascendance européenne), dans *Facundo : Civilización y Barbarie* (2018) de D. F. Sarmiento, auto-proclamé représentant de la "Civilisation", du savoir, du progrès, qui s'opposait à l'indien et au gaucho, représentants de la "Barbarie" (le campagnard, le rural, le retard).

Cette hostilité envers l'insulaire, ce mépris de l'"Autre", ce rejet, relève en fait du désir d'exorcisation d'un sentiment de frayeur permanent, de la peur, causés par la seule présence de cet "Autre". Ce, parce que « les étrangers sont présentés comme une menace pour la société et l'Etat » dit M. Bernardot (2015), parlant des étrangers en France. En conclusion, cette attitude du nord-américain permet de satisfaire une exigence inconsciente de sécurité et de parer à la menace que représente l'Autre. Toute différence étant une individualité dérangement, l'Autre est, par conséquent, coupable d'être ce qu'il est. Signalons au passage que l'issue de l'impasse avec l'Autre c'est, soit l'assimilation, c'est-à-dire se mettre sous le signe du "même", soit l'expulsion pure et simple du groupe : « Si tu n'es pas comme moi, je t'exclus ou je te tue », soulignent J. Baudrillard et M. Guillaume (1994, p. 5). Or s'assimiler c'est renier une partie de soi-même, ses origines, c'est se renier, tout court.

À l'évidence, la stigmatisation de l'étranger est un prétexte à la valorisation, à l'idéalisation de l'autochtone. Cette référence identitaire est exclusive et lui permet d'occuper un rang social supérieur. Cette attitude conduit bien évidemment à des attitudes racistes telles que la discrimination ou la ségrégation, qui privent le portoricain immigré de certains droits tels l'emploi ou l'éducation auxquelles il a droit en tant que citoyen légitime. Dans "En Nueva York" un des personnages se réfère aux insulaires en disant : « Fellow Americans of all of em, believe or not. Conciudadanos todos, aunque no lo creas » (J. L. González, 1997: p. 170). Cette citation dénonce l'attitude des Américains qui ne reconnaissent pas les immigrants en provenance de Porto Rico comme citoyens américains, alors qu'ils le sont officiellement. Nous signalerons au passage que les mécanismes de discrimination engendrent la construction de



l'Autre, entraînant racisme et xénophobie qui, eux, dérivent de l'incapacité de certaines personnes à faire face à la différence, à l'Autre. Lorsque la différence n'est pas comprise comme une contribution qui enrichit la communauté mais plutôt comme un argument pour séparer les "différents", l'Autre est accusé de tous les maux (délinquance, chômage, etc.). La discrimination est donc cette incapacité d'accepter la différence qui résulte, en définitive, d'une manière de haïr l'Autre, de marquer une frontière qui peut prendre des formes et des raisons diverses. À travers ces fictions, J. L. González soulève le débat sur l'altérité, en questionnant la capacité de l'être humain de nos sociétés modernes à accepter la différence. Ce qu'il faut retenir c'est que bien qu'étant citoyens américains, les portoricains n'en sont pas moins des "étrangers", cet élément dissonant de la communauté homogène, par leur langue, leurs us et coutumes (culture), etc.

En somme, l'analyse de ces oeuvres montre que les migrations jouent un rôle ambivalent et capital dans la vie des personnages. D'un côté, elles nourrissent la crise identitaire en ce qu'elles perturbent l'individu au plus profond de son être même. Et de l'autre, elles sont indispensables pour parvenir à la véritable connaissance de soi. Tel un exilé, le personnage du portoricain est rejeté au sein de "son propre pays". Il est évident qu'être considéré comme un étranger chez soi est une situation non seulement paradoxale mais aussi inconfortable susceptible de générer le repli identitaire. Face au rejet dont il est constamment victime de la part du "compatriote" étasunien, le personnage portoricain se retrouve ballotté entre deux réalités qui s'opposent, deux identités. Le contact avec l'Autre le situe, de facto, dans l'étau de l'entre-deux identitaire. Désormais, il devra conjuguer avec son histoire, sa culture originelle et celle de l'Autre, celle du pays d'accueil. Perdu dans une incertitude identitaire, sans repères, il a du mal à se définir. Autrement dit, la migration conduit les individus à se positionner entre deux mondes : leur pays d'origine, c'est-à-dire le lieu où ils ont grandi et développé des liens affectifs et sociaux importants, et leur pays d'accueil. La confrontation de leur culture avec les codes culturels américains occasionne chez ces personnages des tensions internes (crise identitaire, remise en cause de soi, etc.), mais aussi externes (conflits avec les représentants de la culture des autochtones). Cette situation génère une certaine instabilité, laquelle, à son tour, provoque des ruptures dans la mesure où cela provoque chez les personnages des questionnements personnels sur le sens de continuité dans ce nouvel environnement.

Dans cette instabilité, l'identité « oscille entre Ici et Ailleurs » (A. C. Pangop Kameni, 2009 : p.8). Car, en fin de compte, qui est-il?, juste un portoricain ?, un américain ?, un américano-portoricain ? Cet imbroglio identitaire ne fait qu'accentuer son malaise identitaire. On ne peut pas parler d'émigration sans évoquer son impact sur la cellule familiale. Ainsi, la ville est décrite comme produit de crise et de changement de valeurs. Ceci revient à considérer la migration comme un potentiel défi pour les modèles culturels. Dans ses contes, J.L. González nous montre comment le migrant souffre du choc entre l'univers rural dans lequel il avait grandi et la terre d'accueil dans laquelle il doit maintenant vivre. La déstabilisation des liens familiaux est le premier facteur d'incertitude identitaire. Le premier impact du migrant en arrivant en ville est la rupture entre la tradition et la modernité. Le mari urbain n'a plus rien à voir avec le prototype masculin traditionnel connu jusqu'alors. Dans "Paisa", nous lisons ceci :

Ella [la mère d'Andrés] había aprendido desde bien temprano, de la madre, de la abuela y de cada hembra mayor en la familia, que el hombre es el que manda y la mujer quien obedece ; pero también que la mujer no es una cosa cualquiera, y en cierto modo, por aquello de concebir dentro de sí la vida y romperse luego para perpetuarla, es incluso algo más que el hombre. Y eso, pensaba ella, lo sabían muy bien los mismos hombres, que ante los hijos, por ejemplo, sabían mantenerse siempre "en su lugar". Pero en el arrabal la jfbara vio la negacion de todo aquello. Vio llegar al vecino borracho, vomitando alcohol y obscenidades ante puertas que no eran las de su casa. (J. L. González, 1997 : p. 20)

La nouvelle réalité (autre mode de vie, autre culture, autres coutumes, etc.) entraîne souvent l'inversion des rôles au sein de la famille. Le chômage, par exemple, plonge le chef de famille dans l'ivresse : « Entonces queda el alcohol. El jíbaro hambreado, pretende ahogar su desventura en una botella de ron. Obnubila su cerebro para no pensar, para no sufrir, para sentirse muerto en vida », parlant de Ventura Matías, personnage de "La Guardarraya" (J. L. González, 1997 : p. 85).

La relation hiérarchique dans le couple se trouve ici modifiée. L'homme, l'époux, le père ne pouvant plus assumer ses fonctions, toute la responsabilité du foyer incombe désormais à la femme, avec toutes ses implications. Ce bouleversement conduit au déclin du patriarcat. La famille, autrefois considérée comme institution stable fondée sur des normes rigides ("les liens sacrés du mariage"), une hiérarchie stricte (celle du "chef de famille" sur la femme et les enfants), une division des rôles (entre homme et femme, parents et enfants) a perdu son statut d'institution. Ce déclin se manifeste avec plus d'acuité lorsque la femme immigrée exerce un travail rémunéré, donc très souvent absente du foyer. Il importe aussi de relever ici que cette situation est perçue par les hommes comme une menace à la hiérarchie des sexes. Considérant, très souvent, qu'ils perdent leur capacité de contrôle sur leurs conjointes, certains hommes, comme dans "Paisa", auront vite fait de recourir à la violence physique, à la maltraitance : « la jíbara vio [...] llegar al vecino borracho, vomitando alcohol y obscenidades ante puertas que no eran las de su casa ; lo vio despertar a los hijos y golpear a la madre frente a ellos y frente a los vecinos convocados por el escándalo » (J. L. González, 1997 : p. 20). Ce, dans le but de maintenir le contrôle et la domination dont ils bénéficiaient dans la société traditionnelle.

Face à l'hostilité de la terre d'accueil, des questionnements personnels surgissent chez ces personnages. Il y a comme inadéquation entre les représentations qu'ils s'étaient faites et la réalité à laquelle ils se trouvent maintenant confrontés. Ils ne se reconnaissent, ne se retrouvent pas. C'est à ce moment que l'individu se retrouve confronté à une remise en cause de ses appartenances, laquelle contraint le migrant à trouver de nouveaux critères grâce auxquels il va parvenir à la construction des liens et des rapports avec le pays d'accueil. Une nouvelle identité vient petit-à-petit se construire. Face à cette situation, C. Temple (2005) suggère l'assimilation par le migrant des valeurs et des nouveaux comportements vis-à-vis de ceux déjà présents faisant référence à sa culture d'origine. Ce, afin de « défendre son existence et sa visibilité sociale, son intégration à la communauté, en même temps qu'il valorise et recherche sa propre cohérence » (J.-C. Ruano-Borbalan, 1998 : p.7). Ce "mécanisme de défense" (J.-F. Dortier, 1998 : p.54) lui permettra de réagir face à une situation inconnue, d'ajuster ses comportements face au nouveau contexte afin de construire un "Je" (C. Temple, 2005). Mais au-delà de la critique des conditions d'accueil et d'existence des personnages, l'auteur met en exergue, une fois de plus, la remise en question de la *nord-américanité* du portoricain en proie à une véritable crise identitaire. Ses déboires aux Etats-Unis lui font prendre conscience la nationalité n'est pas une garantie de citoyenneté. Ce pays n'est pas sa mère-patrie. Ce qui ne fera que le confirmer dans son déficit identitaire. Celui-ci renforce le désir de retour aux origines. Il abandonne cette fois-ci la terre d'accueil plongeant dans un non-lieu identitaire.

Face à cette cinglante vérité, le personnage se résout très souvent à effectuer le retour vers la mère/patrie, vers cet abri à valeur matricielle : « *Irse a Puerto Rico, donde hasta en enero el sol es una caricia ardiente* », dit Marcelino Pérez (J.L. González, 1997: p.177), licencié de son travail, ruiné par l'ivresse, la maladie et le séjour dans un bordel. Nous avons remarqué que le rêve du retour fait de l'île un endroit paradisiaque. Comme nous le disions pour la pérégrination de Teo, protagoniste de *Telémaco/Subeuropa o el padre ausente* (1993), de M.A.

de la Parra, le retour au pays natal suscite : « plusieurs interprétations. Il peut signifier le retour au ventre maternel, le retour à la vie embryonnaire qui signifierait le désir du personnage de retrouver un environnement sécurisant et l'unité première mère-enfant. Il peut aussi être envisagé comme un retour nécessaire pour marquer un nouveau départ, comme une nouvelle naissance, une nouvelle vie » (P. Mvou, 2009). Ici, l'auteur procède à la fusion de l'histoire individuelle avec l'histoire collective, celle de son Porto Rico natal. Il nous renvoie à la contingence socio-historique et culturelle de cette île. Les réponses aux questions relatives à son appartenance se trouvent dans les pages de l'histoire de son île : il est et restera tout d'abord un hispanophone, même s'il a la nationalité étasunienne. En conclusion, le parcours du portoricain dans les contes de J.L. González est autant un double voyage vers la capitale ou vers les États-Unis qu'une descente dans la caverne intérieure du personnage. Ces milieux deviennent, par voie de conséquence, des lieux de découverte, d'apprentissage, de révélation de son identité.

## CONCLUSION

Au terme de cette étude, nous dirons que chez J.L. González, les migrations apparaissent comme des étapes indispensables et bénéfiques, mais à certains moments aussi, douloureuses pour la construction identitaire. Dans ses œuvres, l'auteur met en scène des personnages non seulement en quête de meilleures conditions de vie mais aussi et surtout confrontés à une véritable crise identitaire. En effet, les déplacements nourrissent la crise et la quête identitaire dans la mesure où ces personnages se voient obligés de s'interroger sur eux-mêmes et le monde qui les entoure. Si au départ, quitter la terre natale était leur désir le plus ardent, ils auront tôt fait de déchanter. En effet, leur confrontation avec l'autochtone, avec l'Autre, instaure en eux le doute sur leur lieu d'appartenance. Leur identité est devenue problématique. Cette étude nous a donc permis de montrer que sur le plan individuel, la migration est un des phénomènes les plus conflictuels, mobilisateurs et transcendants qui affectent les personnages au cours de leur vie dans la mesure où elle affecte tout ce qu'ils associent au sens d'appartenance.

## Références bibliographiques

- ASSA ASSA, Syntyche (2014), « Migrations et quête de l'identité chez quatre romancières francophones : Malika Mokeddem, Fawzia Zouari, Gisèle Pineau et Maryse Condé », [En ligne] in <https://core.ac.uk/download/pdf/50532907.pdf>, consulté le 15 octobre 2020.
- BAUDRILLARD, Jean et GUILLAUME, Marc (1994), *Figures de l'altérité*, Paris, Descartes & Cie.
- BAUGNET, Lucy (1998), *L'identité sociale*, Paris, Dunod.
- BERNARDOT, Marc (2015), « Altérité et colonialité. Cadres et vecteurs de la perception française de l'étranger », *REVUE Asylon(s)*, N°13, Novembre 2014-Septembre 2016, Trans-concepts : lexique théorique du contemporain, [En ligne] in <http://www.reseau-terra.eu/article1372.html>
- CAMPONOVO, Sara (2017), « Quel sentiment d'appartenance et quelle identité développent les migrants du Tessin ? », [En ligne] in [https://core.ac.uk/download/pdf/957\\_42765.pdf](https://core.ac.uk/download/pdf/957_42765.pdf), consulté le 10 septembre 2020.
- CHEVALIER, Jean et CHEERBRANT Alain (1995), *Dictionnaire des symboles*, Paris, Robert Laffont/Jupiter.
- DORTIER, Jean-François (1998). « L'individu dispersé et ses identités multiples », in Jean-Claude Ruano-Borbalan (dir.), *L'identité : l'individu, le groupe, la société*, Auxerre et Paris, Sciences humaines et PUF, 51-56.



- DUANY, Jorge (2008), « La nation dans la diaspora : les multiples répercussions de l'émigration portoricaine aux États-Unis », *L'Ordinaire des Amériques* [En ligne] in <http://journals.openedition.org/orda/3271>, consulté le 23 septembre 2020.
- DUBAR, Claude (2000), *La Crise des identités*, Paris, Armand Colin.
- DUBLE, Eduardo Thomas (1998), «El tema del viaje en tres novelas chilenas contemporáneas », [En ligne] in [www.scielo.cl/scielo.php?pid=S0718](http://www.scielo.cl/scielo.php?pid=S0718), consulté le 10 septembre 2020.
- FERNÁNDEZ MONTES, Matilde (2013), « El fenómeno migratorio motor del cambio social e identitario » in *Negociaciones identitarias en contextos migratorios*, [En ligne] in [https://www.researchgate.net/profile/E\\_Begona\\_Garcia-Navarro/publication/341071911\\_Negociaciones\\_Identitarias\\_printed/links/5eabf48592851cb2676937c6/Negociaciones-Identitarias-printed.pdf](https://www.researchgate.net/profile/E_Begona_Garcia-Navarro/publication/341071911_Negociaciones_Identitarias_printed/links/5eabf48592851cb2676937c6/Negociaciones-Identitarias-printed.pdf), consulté le 10 septembre 2020.
- GIRALDO, Luz Mary (2001), « Inmigrantes, desplazados y exiliados en la literatura colombiana », *Amérique Latine Histoire et Mémoire. Les Cahiers ALHIM* [En ligne] in <http://journals.openedition.org/alhim/540>, consulté le 23 Septembre 2020.
- GONZÁLEZ, José Luis (1997), *Cuentos completos*, México, Alfaguara.
- JIMÉNEZ DEL CAMPO, Paloma (2003), «Una sociedad portátil, una literatura en tránsito», en Irene Andrés-Suárez (Coord.), *La emigración en el mundo hispánico*, in *Quimera : Revista de literatura*, N° 231, p. 31-35.
- *Le Nouveau Petit Robert de langue française* (2008), Paris, Millésime.
- *Le Petit Robert* (2003), Paris, Nouvelle Edition Millésime.
- MAALOUF, Amin (1998), *Les identités meurtrières*, Paris, Ed. Grasset et Fasquelle.
- MVOU-ONGOUORI, Perrine (2009), « Connaître le Père pour se découvrir soi-même. De la quête du Père à la quête identitaire dans *Telémaco/Subeuropa o el padre ausente* », *Itineris Plus*, Volume 7 - Numéro 7.
- NERUDA, Pablo (2004), *Fulgor y muerte de Joaquín Murieta*, Barcelona, DeBolsillo.
- PABELLÓN RIVERA, Rafael, « La migración en la obra de José Luis González », [En ligne] in [bibliotecavirtualut.suagm.edu/.../Lamigración-en-la-obra-de-José-Luis-González.pdf](http://bibliotecavirtualut.suagm.edu/.../Lamigración-en-la-obra-de-José-Luis-González.pdf), consulté le 23 septembre 2020.
- PANGOP KAMENI, Alain Cyr (2009), « Utopies et angoisses de l'entre-deux identitaire chez les exilés/ migrants africains : *La Traversée nocturne* d'Isaac Bazié » [En ligne] in <https://journals.library.ualberta.ca/af/index.php/af/article/download/6615/6115>. *Alternative Francophone*, vol.1, 2, p.1-18, consulté le 12 septembre 2020.
- PARRA, Marco Antonio de la (2008), *Dostoievsky va a la playa* suivi de *Telémaco/Subeuropa*, España, Teatro del Astillero A.C.
- PEZÁN, Robert M. (2015), «Inmigración latina y el racismo en los Estados Unidos », [En ligne] in [https://digitalcommons.csbsju.edu/cgi/viewcontent.cgi?article=1061&context=elce\\_cscday](https://digitalcommons.csbsju.edu/cgi/viewcontent.cgi?article=1061&context=elce_cscday), consulté le 17 août 2020.
- PICARD, Dominique (2008/1), « Quête identitaire et conflits interpersonnels » in *Connexions* N° 89, p.75-90.
- « Porto Rico : quel statut par rapport aux Etats-Unis » (2017), [En ligne] in [https://www.lemonde.fr/ameriques/article/2017/09/29/porto-rico-quel-statut-par-rapport-aux-etats-unis\\_5193347\\_3222.html](https://www.lemonde.fr/ameriques/article/2017/09/29/porto-rico-quel-statut-par-rapport-aux-etats-unis_5193347_3222.html), consulté le 15 octobre 2020.
- RODRÍGUEZ-SILVA, David & CASAS-SOSA, Daniela (2017), « Puerto Rico y migración: una aproximación a través de los cuentos de José Luis González » [En ligne] in <http://revistas.unimagdalena.edu.co/index.php/jangwapana/article/view/1962/1602>, consulté le 15 octobre 2020.
- RUANO-BORBALAN, Jean-Claude (1998), *L'identité*, Auxerre, Éditions Sciences Humaines.

- RUIZA, M., FERNÁNDEZ, T. y TAMARO, E. (2004), « Biografía de José Luis González », [En ligne] in *Biografías y Vidas. La enciclopedia biográfica en línea*. Barcelona (España), consulté le 17 septembre 2020
  - SARMIENTO, Domingo Faustino (2018), *Facundo : Civilización y Barbarie*, Buenos Aires, Biblioteca del Congreso de la Nación.
  - SCARANO, Francisco A. (2002), *Puerto Rico. Cinco siglos de historia*. México: McGrawHill.
  - TEMPLE, Caroline (2005), « Stratégies identitaires, durée d'acculturation et orientations personnelles : quel lien avec l'estime de soi ? Le cas des migrants japonais », in : *Bulletin de psychologie*, 477, (pp. 369-375) [en ligne], in <https://www.cairn.info/revue-bulletin-de-psychologie-2005-3-page-369.htm>, consulté le 12 novembre 2020.
  - WEBER, Max (1992), « Essai sur quelques catégories de la sociologie compréhensive », in Max WEBER (Eds.), *Essais sur la théorie de la science*. Paris : Presses Pocket.
- Umberto Eco, *L'œuvre ouverte*, Paris, POINTS, 2015.